

Ceffonds, 7 juillet 1917

5111



Chère amie,

Mes sauvages sont parties hier matin. Ils ne sont pas loin; mais j'en suis débarrassé. C'étaient, comme je vous l'ai dit, les soldats de poste, une douzaine de gaillards ayant pour principe de ne pas se biler. La journée de mercredi avait été assez mauvaise; les hommes commençaient à se répandre dans le jardin; ~~et~~ le sergent, déjà grand ami de ma cuisinière, ne lui avait pas dissimulé qu'il était impuissant à réprimer le désordre; ~~et~~ que même on commençait à manger les groseilles qui mûrissent dans mes confitures. Jeudi ce fut bien pis encore; dès le matin, ma ~~garnison~~ garnison s'installait partout, ça et là dans le bosquet au fond du jardin, ça et là sur l'herbe, sous les pommiers devant mes fenêches; partout, excepté dans le ~~châtonnement~~ châtonnement qui leur était assigné dans la petite cour en face de l'entrée. Une partie de cartes endiable dura jusqu'à neuf heures et demie du ^{soir} soir. Vous découvrirez que le fossé, au bout de

mon jardin, était fascinable, et
que l'on pouvait par la correspondance
avec les camarades libres qui allaient
à Montbrun, en effet, d'où ils pourraient
s'appuyer clandestinement de précieux secours.
Tout allait donc pour le mieux, et je ne
pourrais plus faire tranquillement un pas
dans mon jardin. Discipère, ma cuisinière,
ancêtre de l'aimable sergent, avait cueilli
les grossilles à peine mûres. Vendredi matin,
dès avant le lever du soleil, certains couraient
déjà dans le jardin. A sept heures, au moment
où l'on relevait les factionnaires, tout le poste
était transféré dans la maison d'en face, avec
pour siège, un petit grenier et une petite cour
fermée.... C'est que le général Providence
— je l'appelle ainsi, ne sachant pas son nom,
et j'espère que la censure, si elle ouvre cette lettre,
voudra bien admettre que j'ai négligé aucun
service de la défense nationale, — donc le général
Providence était parti devant ma maison
dans l'après-midi du jeudi, et le poste,
dispersé sous mes ombrages, ne s'était pas
hâté au complet, tant s'en faut, pour lui
présenter les armes; d'où enquête rapide, dont
le résultat fut le déplacement de mes inacceptables
gascans. ~~Mais~~ voilà tout à fait tranquille,
au moins provisoirement, car on ne m'en
donnera probablement pas d'autres tant que
le régiment sera ici; se voir avec un officier

que je ne vois pas ce qui ne fait
pas de bruit.

5112

J'aime à penser que ces méridionaux
ne sont pas l'élite de l'armée française: ils
en donneraient une médiocre idée. Tous les
paysans s'abaissent pleurent deus et disent
n'avoir jamais vu d'hôtes aussi fâcheux.
Un gros fermier de Montbrun-en-Ver, l'un
de ces gros paysans, a trouvé ses vaches traites
avant l'aurore, parce que les nombreux soldats
qui couchent dans ses granges avaient jugé bon
de s'offrir leur pain pour leur petit déjeuner.
S'il y a peu de discipline, les officiers, la plupart
très jeunes, sont fuyants, élégants, et leur
beau contraste pénible avec la malpropreté
de leurs hommes.

Ce que vous m'avez raconté de la
même soirée en tout à fait intéressant.
Il serait temps d'avoir un gouvernement,
en peu importe que l'initiative parte de
droite ou de gauche. Mais je me demande
si Herceul, qui nettoya, dit-on, les étalles
d'Augias, serait capable de nettoyer notre
économie politique.

Le Journal de Temps sur la polémique
de Herceul est très caractéristique; ce n'est
pas notre note dans le Journal de Temps d'être l'un ou l'autre
des. Le grand journal, défenseur de tous
les grands principes, — je vois bien qu'il
protège aussi certains intérêts autres que généraux,

es des lettres politiques, — juge bon
de signaler que la fédération socialiste
d'Alsace a renié Herve'. — Et après ? L'incident
a-t-il plus d'importance que la polémique
dont le Temps ne dit rien ? Au fond, je crois
que le Temps veut à Pellaum plus de
bien que Herve', et qu'il ne soustraite pas
qu'on remédie au gâchis actuel, ses amis
tenants l'anxiété au beurre. Bienheureuse
anxiété qu'on ne lâche pas volontiers quand
on y a une fois touché !

Le départ de mes livres m'a fait
du bien à la gorge ; j'ai été aussi le beau
temps de ces jours-ci. J'ai fait hier une
longue promenade dans la forêt. On
n'y rencontre personne. Les sangliers seuls,
paraît-il assez nombreux ; mais si n'en ai
vu que des traces. Mon volume est chez
Nouury depuis mardi. Je n'ai pas reçu encore
les exemplaires que l'imprimeur devait
m'envoyer. Je les réclame, et je compte
pouvoir expédier incessamment votre exemplaire,
celui de Liard, etc. Joseph Reinaud doit
avoir déjà le sien, parce que Nouury a
distribué tous les hommages auxquels je ne
mets pas d'autographe. Il en résulte que mes
meilleures amis seront servis les derniers. Je le
déplore et leur en demande humblement pardon.

Affectueux respects.

A. Poisy